

Extraits du livre

© Marie-Jeanne Goulet 2010 -- Toutes reproductions interdites

A l'aube de ses quatre-vingt-seize ans, les souvenirs de ma mère sont encore frais dans sa mémoire. Avant qu'ils ne commencent à s'estomper, j'ai entrepris de faire un voyage avec elle dans ces images qui se superposent et s'entremêlent.

Dans sa berceuse blanche, emmitouflée de son gros chandail rouge, elle répond volontiers à mes questions. En cet automne 2008 qui se prolonge en beauté, un soleil frileux caresse de ses rayons notre chère maman qui regarde avec nostalgie par la fenêtre. Le vent du lac n'a pas, lui non plus, dit son dernier mot et s'acharne à venir refroidir les genoux frémissants de Marie-Alice. Ainsi commence l'aventure.



Un lointain souvenir

— *Maman, quel est votre souvenir le plus lointain?*

— Ce que je peux me rappeler de plus loin... j'avais trois ans et demi. C'est quand mon frère Milet a joué au coiffeur avec ma sœur Lucia. Lui, il avait quatre ans et demi. Il a pris les ciseaux de ma mère et a décidé de couper les beaux et longs cheveux de ma sœur. Il s'est vite aperçu qu'il venait de faire un mauvais coup et il est allé se cacher sous le lit.

Mon père est entré à ce moment-là et a aperçu la catastrophe. Il a tout de suite su qui était responsable de ce dégât. Il a crié :

— *Milet! Arrive ici!*

Milet tremblait sous le lit. Mon père l'a trouvé et l'a sorti de là très brusquement. En traînant mon frère qui commençait à pleurer, il a été ramasser une petite branche qui traînait dans la cour. Rentré dans la maison, il a baissé les culottes de Milet et lui a administré une volée de coups sur les fesses avec la branche. J'ai tout vu ça. J'ai trouvé ça horrible. J'ai été saisie de crainte moi aussi devant la fureur et la violence de mon père. J'étais bouleversée. Je ne l'ai jamais oublié et j'ai toujours un sentiment de frayeur en y repensant. Je voulais un jour en reparler à Milet, mais je ne l'ai pas fait et il est mort maintenant

— *Avez-vous un autre souvenir qui date aussi de très loin?*

Elle réfléchit quelques secondes, je peux voir défiler dans son regard lointain une partie du film de son enfance.

— Oui, je n'avais pas encore cinq ans. Je me revois, avec Marraine, on passait en voiture dans le rang Six de Courcelles. Il y avait un Monsieur Poirier qui avait de beaux pommiers remplis de belles pommes. Je m'en rappelle bien, c'était très beau, toutes ces pommes.

Marraine a arrêté le cheval, m'a dit de l'attendre. Elle est allée acheter une chaudière de pommes. Elle a dit à Monsieur Poirier qu'elle en reprendrait d'autres s'il venait en vendre à la maison, parce que Monsieur Poirier passait aussi par les maisons pour vendre ses pommes.

— *Savez-vous pourquoi ils vous ont appelée Marie-Alice?*

— Non, tout ce que je sais, c'est que ma marraine a demandé à ma mère comment s'appelait sa mère à elle, qui demeurait presque voisin. Ma mère a répondu :

— *Belzémire.*

Et là, ma marraine a dit :

— *Ça-tu du bon sens d'appeler quelqu'un comme ça! T'appelleras pas ta fille comme ça, j'espère!*

Ma mère a répondu d'un ton brusque, car elle n'était pas contente du commentaire sur le prénom de sa mère :

— *Non, « à » va s'appeler Marie-Alice!*

La petite terre de Charles et Antonia

— *Qu'est-ce qui s'est passé ensuite, sur cette petite terre?*

— Au printemps, mon père a bâti une grange et une étable. Ils ont acheté quelques vaches, un cochon et des poules. Mon père avait déjà deux chevaux.

— *Vous souvenez-vous de la maison?*

— La maison était en bois rond. Le plancher était en bois « rough ». Il y avait deux étages. Les enfants couchaient en haut, sur des paillasses et s'abillaient avec de gros « confeters ». Ce n'était pas une maison chaude, mais le poêle était toujours allumé surtout en hiver. Il fallait que mon père ou ma mère se lève chauffer, sinon l'eau gelait sur le poêle.

— *Aviez-vous l'eau courante?*

— Je ne me souviens pas, mais je suppose que oui, parce que la maison, même si elle était située plus haut que celle de Jos, était quand même en bas d'une autre côte. Et dans ce temps là, c'était plus facile de faire venir l'eau à la maison. Il y avait presque toujours une source pas loin. Mais il n'y avait pas de toilette. Il fallait aller dehors ou dans une chaudière.

— *Vous rappelez-vous quelques souvenirs de votre enfance là-bas?*

— Je t'en ai déjà dit un l'autre fois. Je ne me rappelle pas grand-chose de plus, si ce n'est qu'on jouait beaucoup, Lucia, Milet et moi. Jos allait travailler avec mon père dans le bois, faire du bois de pulpe ou du bois de chauffage. Ma mère faisait le train, soignait les poules et les cochons. Elle avait eu une autre enfant, un an et demi après moi, c'était Anna. Et, quelque temps après, j'avais trois ans et demi, ... *Maman Marie-Alice fait une pose, car c'est là que sa vie a pris un autre chemin. Elle demeure sur une question : que se serait-il passé si? ...*

— *C'est-là que votre vie a changé de chemin?*

— Oui, j'avais trois ans et demi. Ma mère était enceinte de son sixième enfant. Ma marraine est venue rendre visite à mes parents. Elle a trouvé que ma mère faisait pitié, dans cette petite maison de bois rond, avec cinq enfants et bientôt six, pauvre comme Job. Marraine n'avait pas d'enfant, car elle avait été opérée de je ne sais pas quoi et ne pouvait plus en avoir. Alors, l'idée lui est venue d'offrir à ma mère de m'emmener chez-elle, vu que j'étais sa filleule, le temps que ma mère accouche et s'en remette. Ma mère n'a pas été capable de dire non. Elle était débordée avec sa marmaille, et bientôt un autre qui s'en venait. Elle savait que son beau-frère et sa belle sœur étaient plus en moyens, avaient une belle maison à Courcelles et que sa fille Marie-Alice serait bien traitée. Alors, elle m'a laissée partir, ça devait être rien que pour quelques mois.

— *Vous souvenez-vous comment ça s'est passé, votre arrivée dans cette nouvelle maison?*

— J'ai trouvé la maison grande, à Courcelles. Je m'ennuyais beaucoup de ma mère et de mes sœurs et frères. Pendant la journée, ça allait, marraine m'occupait en m'emmenant partout avec elle : cuisine, jardin, poulailler. Mais, la nuit, c'était pénible. Je dormais dans un petit lit, dans la chambre de Parrain et Marraine. Je pleurais souvent. Je pleurais même en dormant. Ma marraine essayait de me consoler, mais ça ne marchait pas.

Une nuit, mon parrain est devenu très impatient. Il n'en pouvait plus d'entendre mes pleurnichages.



Il a pris sa «strap» à rasoir, en cuir épais, m'a retournée sur le ventre et m'a donné des coups sur les fesses en me disant :

— Vas-tu arrêter de pleurer? Vas-tu arrêter? Tais-toi!

Je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai

arrêté de pleurer. Je n'ai plus jamais pleuré, mais je me suis toujours rappelé de cette nuit et de la « strap ». Je n'ai jamais oublié.

1.- « Strap » à aiguiser les rasoirs, (Village Québécois d'Antan)

2.- Strap à Denis

— *Et, êtes-vous revenue chez votre mère?*

— Environ six mois plus tard, mon parrain et ma marraine sont revenus rendre visite à ma mère et sont venus aussi probablement pour me ramener à eux. Moi, je n'avais pas vu ma mère depuis six mois, je ne la reconnaissais même pas. Je trouvais les enfants tannants, mes frères et sœurs que j'avais oubliés, parce que je n'avais pas encore quatre ans.

Je les trouvais bruyants, je n'étais plus habituée à autant de bruits et de chamaillage, toute seule avec parrain et marraine. Je me tenais collée à Marraine. Je ne sais pas de quoi elle a discuté avec ma mère, mais, quand elle est venue pour partir, elle m'a demandé :

— *Veux-tu rester ici ou venir avec moi?*

— Comme cette famille ne me disait plus rien dans ma petite tête de trois ans et que ma mère, c'était maintenant Marraine, j'ai répondu :

— Avec vous...

Je suis donc repartie avec eux. J'étais devenue la fille de Delphine Dumont et de Joseph Bégin. Je n'ai pas été adoptée légalement mais j'ai porté le nom de Bégin jusqu'à mon mariage. Beaucoup de gens à Courcelles ne savaient pas que je n'étais pas la vraie fille de Joseph Bégin. J'ai toujours appelé ma tante Delphine, « Marraine » et mon oncle Joseph, « Parrain ».

J'ai quatre ans sur cette photo, je me rappelle que mes parents adoptifs m'avaient amenée chez le photographe. C'était peu de temps après mon arrivée définitive chez eux.

Le photographe était un Monsieur Bélanger. Après, il est déménagé aux États-Unis.

1932 (20 ans)

— *Donc, vous arrivez à Springhill. Comment est la maison?*

— Cette maison n'était pas isolée. Les planchers étaient en bois « roff » (rough), plein de clous et quand on est arrivé là, j'ai échappé un couteau par terre, et le couteau est passé par une fente du plancher et est tombé dans la cave. Plus tard, j'ai même eu peur quand le bébé Laurent a commencé à se lever debout, qu'il se prenne les « pattes » dans les grosses fentes du plancher.

Les murs étaient tapissés en papier journal. J'ai pleuré de voir tant de misère : pas de toilette, pas d'eau, pas d'électricité, alors que chez nous, à Courcelles, il y avait « ce confort ».

Il y avait aussi un rat qui avait élu domicile sous la chambre à coucher. Il s'était fait un nid sur une grosse poutre. Des fois, la nuit, on l'entendait ronfler. Un jour, papa a pris sa carabine et on a ouvert la trappe sans faire de bruit pendant que le rat dormait. Papa a tué le rat avec sa carabine.

En 1912

- * La vie moyenne de l'homme et de la femme était de 47 ans.
- * Seulement 14% des gens avaient une baignoire.
- * 8% avaient un téléphone à la maison.
- * Il y avait 8000 voitures et 144 milles de routes pavées. La limite de vitesse dans la plupart des villes était de 10 milles à l'heure.
- * La plus haute structure au monde était la Tour Eiffel, à Paris.
- * Le salaire moyen était de 0,22\$ l'heure.
- * Un expert comptable gagnait 2000\$ par année. Un dentiste, 2 500\$. Un vétérinaire entre 1500 et 2000\$. Un ingénieur mécanicien, 3000\$ par an.
- * Le travailleur moyen gagnait entre 200 et 400\$ par année.
- * Plus de 95% des naissances avaient lieu à la maison.
- * 90% des médecins n'avaient pas fréquenté ni le Collège des Médecins, ni l'université.
- * Les 5 principales causes de décès étaient : la pneumonie, l'influenza, la tuberculose, la diarrhée, les maladies de cœur et les crises cardiaques.
- * Le sucre se vendait 4 sous la livre, les œufs coûtaient 15 cennes la douzaine, le café, 14 cennes la livre.
- * Il n'y avait pas de Fête des Pères ni de Fête des Mères.
- * 2 personnes sur 10 savaient lire et écrire.
- * 6% de la population avaient terminé leurs études secondaires.
- * Marijuana, héroïne, morphine étaient vendus au comptoir de la pharmacie, comme des bonbons.

Ligne du temps : 1912 au Québec

13 mars 1912 : L'équipe des *Bulldogs de Québec* remporte la première coupe Stanley de leur histoire face à l'équipe de Moncton sur un score de 8 à 0. Les *Bulldogs* ont marqué 17 buts lors des deux parties de la finale, et en ont accordé 3 à leurs rivaux.

23 mars 1912 : La toute première exposition de canots-automobiles et de moteurs suscite un grand intérêt.

15 mai 1912 : Conformément à la Loi sur l'extension des frontières du Québec, le district de l'Ungava (qui portera le nom de Nouveau-Québec) fait désormais partie du territoire de la province.

15 mai 1912 : Les libéraux de sir Lomer Gouin remportent une éclatante victoire lors des élections générales du Québec.

18 mai 1912 : Mgr Eugène Lapointe, docteur en philosophie et évêque de Chicoutimi, crée la *Fédération ouvrière mutuelle du Nord*. Ce syndicat sera placé sous l'égide de l'Église Catholique et s'opposera aux unions internationales de travailleurs qui se sont implantées à Jonquière et à Chicoutimi.

4 juin 1912 : La majorité des échevins de Montréal se prononcent en faveur d'un service d'autobus dans la ville au cours d'une séance du conseil municipal.

25 juin 1912 : La *Société du parler français du Québec* et l'*Action catholique de la jeunesse canadienne* (ACJC) organisent dans la ville de Québec le premier congrès de la langue française qui attire des francophones de toute l'Amérique. Les questions de l'enseignement et de la place de la langue dans le commerce et dans la vie publique y sont soulevées.

27 juillet 1912 : L'*Empress of Britain* coupe en deux l'*Helvetia* qui coule à pic dans le golfe du Saint-Laurent.

18 août 1912 : L'abbé Adélarde Desrosiers inaugure la toute première colonie de vacances au Québec. Cette colonie, appelée «Aux Grèves» se trouve près de Contrecoeur. Les enfants sont issus de familles démunies de la région.

26 septembre 1912 : Le jeune aviateur Ernest Anctil présente au public le biplan **Anctil**, premier aéroplane construit par un Canadien-français, qu'il pilote ensuite à plusieurs reprises au-dessus de Cartierville.

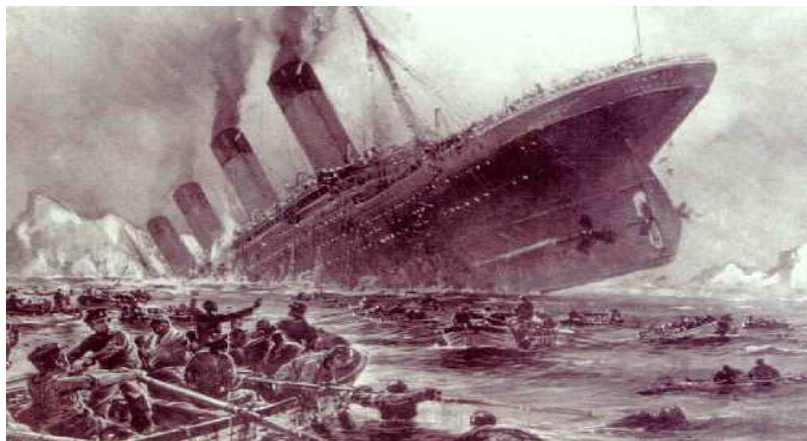
19 octobre 1912 : À Québec, dévoilement du monument érigé en l'honneur de François-Xavier Garneau, il a écrit la première *Histoire du Canada* de 1845 à 1848.

1er novembre 1912 : Le vapeur *Cecilia L*, qui faisait route entre Montréal et Valleyfield, coule dans les eaux du lac Saint-Louis, au sud de l'île Perrot. Sur les 16 personnes embarquées à bord du vaisseau, 12 perdent la vie. La catastrophe est survenue quand, au cours d'une violente tempête, le navire a heurté une batture (soit la partie du rivage découverte par la marée) près de l'île Perrot.

10 novembre 1912 : Décès de Louis Cyr, l'homme le plus fort au monde.

9 décembre 1912 : Près de 2 mille personnes assistent à l'inauguration du *musée de l'Art Association*. Situé sur la rue Sherbrooke, à Montréal, on y expose des toiles de peintres célèbres, données ou prêtées par de grands financiers québécois tels que William Cornelius Van Horne, Herbert Holt ou Hugh Allan.

14 décembre 1912 : L'hebdomadaire *Le Travail*, organe officiel du *Parti ouvrier* et du *Congrès des métiers et du travail de Montréal*, voit le jour. *Le Travail* a un tirage de 5000 exemplaires. On peut y trouver des articles sur le travail des enfants, sur les maladies liées au milieu de travail, sur les causes de l'élévation du coût de la vie, sur l'hygiène, le transport en commun,



1912 : Naufrage du Titanic

Naufrage du Titanic

Le 14 avril 1912, deux jours après l'appareillage, cinq ans après le souper au cours duquel était né le rêve, la température chute dramatiquement. Le navire approche de Terre-Neuve. À ce moment, le Titanic fend l'Atlantique Nord à une vitesse de 22 noeuds, soit 700 m à la minute.

23h40 : La nuit de dimanche le 14 avril 1912, les veilleurs Fleet et Lee dans la hune du grand mat se penchent en avant, les yeux écarquillés, un iceberg sort de la brume droit devant à environ 600 mètres de la coque. Fleet se tourne et sonne trois coups de cloche. Il prend le téléphone et appelle l'officier Murdoch : "Iceberg droit devant". "Merci", répond Murdoch.

Avant même de raccrocher, l'officier commande : "La barre à bâbord toute". L'homme de barre tourne au maximum la barre à bâbord. Simultanément, Murdoch actionne le transmetteur d'ordres : "Stoppez les machines, en arrière toute" et commande la fermeture des cloisons étanches. Après de longues secondes d'attente, le Titanic finit par se déplacer à bâbord, mais il va trop vite, il tourne très lentement. L'impact est inévitable.

23h45 : C'est l'impact. Le Titanic heurte un iceberg qui déchire la coque du navire sur plus de 90 m de long. L'iceberg éventre les 6 premiers compartiments étanches faisant pénétrer de l'eau en grande quantité. De nombreux morceaux de glace tombent sur le pont en face de la timonerie. Le capitaine se lève au moment de l'impact et va voir ce qui se passe à la passerelle.

0h25 : Le Titanic envoie le premier S.O.S. de l'histoire maritime.

0h40 : Les canots sont enfin parés pour l'évacuation. Les 16 canots de sauvetage sont occupés de passagers et s'éloignent. L'orchestre joue toujours sur le pont et 1500 personnes se trouvent alors encore sur l'épave. Ils périront tous.

La loi exigeait que l'ensemble des canots de sauvetage du Titanic offrent 962 places. Il en comptait 1178. Seulement, le navire avait à son bord 2220 passagers. Autre fait qui rend le naufrage encore plus dramatique : 472 des places disponibles n'ont pas été utilisées. Lorsque le dernier canot s'est éloigné, vers 2 h du matin.

2h18 : Les passagers entendent des craquements entre la 3e et la 4e cheminée quand, tout à coup, le navire se coupe en deux. Plusieurs passagers sont tués lors de la coupure. La partie avant coule faisant redresser la partie arrière.

Des 868 survivants, 711 ont été rescapés par le Carpathia, arrivé sur les lieux du drame vers 5 h du matin. L'équipage de ce navire a mené une opération de sauvetage qui a duré sept heures. À propos de l'horreur du spectacle qui s'offrait à ses yeux, une survivante dira : "Il y avait les cris, les appels à l'aide de gens qui couraient... Nous pensions que rien, jamais, ne pourrait être pire que ces cris. Mais, après, il y a eu le silence... Le silence de la mort... "



1940

— *Et le cheval, lui ?*

— On l'a gardé un bout de temps, car il était très travaillant. Mais un jour, quand je revenais en voiture avec lui, Laurent était assis dans le fond de la voiture d'été, le cheval a rué. Les deux pattes me sont passées chaque bord de la tête.

J'ai cru me faire tuer et j'ai pensé une fraction de seconde que Laurent allait se faire tuer. Une chance, les pattes du cheval sont retombées dans le chemin, à terre, à leur place. Le voisin, Albert Bilodeau, avait vu ça. Il a dit : « Ils vont se faire tuer ! » (page 213)

— *Maman ! Ti-Noël est mort !*

Je suis allée le ramasser sur le bord de la route et je l'ai ramené à la maison. Je pensais qu'il était sans connaissance. En le déposant sur la table, j'ai vu un morceau de cervelle qui m'était restée sur le bras. (page 215 : L'accident de Jean-Noël)

— *Une autre grande amélioration est arrivée, en 1946, au point de vue éclairage ?*

— On a eu un fanal à gaz. Quelle différence ! Un fanal éclairait à lui tout seul comme quatre lampes à l'huile. On l'accrochait au plafond, en haut de la table. Laurent avait posé un crochet. On l'allumait vers cinq heures. Ceux qui avaient des devoirs à faire étaient bien mieux, plus besoin de se coller le nez sur la lampe pour voir clair, en automne ou en hiver. (page 228)

Un beau jour du mois de septembre, maman et papa se dépêchaient de rentrer les derniers foins. Maman était sur le voyage et « foulait ». (Fouler : peser sur le foin pour qu'il prenne moins de place.)

Tout à coup, elle a ressenti une douleur qu'elle connaissait bien, puisqu'elle attendait dans ces jours-là, son neuvième enfant. C'était un an et demi après ma naissance. Papa a planté une fourche dans le bord du voyage de foin et a dit à maman : « Tiens-toi bien et descends tranquillement. » (page 243)



Ramassage du foin chez Roméo Dostie .

Imaginez Marie-Alice enceinte de 9 mois sur un voyage comme ça.

L'enfant mort-né (p. 261)

Après André, maman est de nouveau tombée « en famille ». C'était son dixième enfant. En novembre, sa grossesse était à terme, une question de jours. Elle est sortie dehors pour aller faire le train et a glissé sur la galerie. Elle est tombée de tout son haut sur le coccyx, sur la grosse roche qu'il y avait devant la maison. Elle est tombée d'un coup. Ça lui a fait très mal. Elle s'est relevée et a eu peur pour le bébé. Comme de juste, il ne bougeait plus, il n'a pas bougé pendant trois jours et la date de la naissance était arrivée. Alors, elle a été chez le médecin et celui-ci lui a prescrit un médicament en lui disant que si les douleurs commençaient, elle devait aller tout de suite à l'hôpital et dire aux Bonnes Sœurs de l'appeler immédiatement.

C'est ce qu'elle a fait deux jours après. Sauf que la bonne sœur n'a pas voulu appeler le médecin immédiatement. Marie-Alice souffrait beaucoup. C'était son dixième enfant. Elle a dit à la religieuse :

— Ce n'est pas comme d'habitude. Je le sais, c'est mon dixième !

La bonne sœur a répondu :

— *Vous avez eu le plaisir, endurez maintenant !*

Maman lui a alors dit :

— Je vais mourir et vous allez être responsable. Le docteur a bien dit qu'il devait venir immédiatement quand j'entrerais à l'hôpital. Appelez-le.

La religieuse s'est décidée à contrecœur et a appelé le médecin qui est venu aussitôt. Il était très mécontent et a parlé fort à la religieuse. Ma mère a fini par accoucher et l'enfant était mort. C'était un garçon. Maman nous a dit quelques fois qu'elle l'aurait appelé Mario.

— *Et la corneille que vous aviez presque apprivoisée?*

— Ça, c'était dans ma chambre. J'ai commencé à donner du pain à une corneille qui venait en bas, pas loin de ma chambre. Je le garrochais vis-à-vis de ma fenêtre. La corneille venait tous les jours et je lui parlais. Elle était à la « veuille » de venir sur le bord de ma fenêtre. J'ai conté ça à une autre femme, qui habitait sur le même bord de l'Éden que moi, et elle m'a traitée de vieille folle. Mais le lendemain, elle donnait du pain à ma corneille! Et, comme la corneille arrivait par son côté avant le mien, elle a continué d'aller là. J'étais fâchée! Ça prend tu une vieille méchante, pour m'avoir volé ma corneille! (page 462)





Claire-Hélène, Paul-Émile, Édouard, Marie-Alice, Laurent, Annette/ 2^{ième} rangée : André, Cécile, Monique, Lucile, Denis, Marie-Jeanne/ Photo prise en 1955, la veille du mariage de Laurent, le fils aîné. Il manque Claude, qui est né 2 ans plus tard.



Sur la moto, avec son petit-fils Michel, à 89 ans, un an après son opération au cœur.

A 96 ans :

— Vous avez lu beaucoup de livres depuis un an, au moins une quarantaine. Et vous avez tricoté?

— J'ai lu plusieurs livres, ça m'a tenu l'esprit occupé et j'ai tricoté beaucoup de paires de bas. Le docteur a dit que c'était très bon pour moi de m'occuper. Une chance, une bénévoles venait me faire les talons, parce que ça, j'étais pu capable. Même maintenant, depuis un mois, je ne suis plus capable de tricoter. Ça me fait donc de la peine! (août 2009)

— Vous faites beaucoup d'arthrose, c'est pour ça. (Maman a toutes les jointures très grosses.) Après un an ici, vous vous êtes cassé l'autre hanche? (Elle s'était fracturé la hanche droite à 94 ans)

— Je suis tombée du lit, un matin. La hanche gauche, cette fois. Ils m'ont envoyée à St-Georges pour me faire opérer cette fois-là. Encore beaucoup de souffrances. Mais j'ai dit au docteur qui venait m'examiner : « J'ai pas dit mon dernier mot! (et elle a remarqué encore...)

Le cochon (extrait du livre à paraître « Des odeurs d'épinettes », écrit par Marie-Jeanne, fillette de 12 ans à l'époque)

Ce soir, en juillet 1958, on va chez le voisin Dilon. Il a demandé à mon père d'abattre un cochon pour la boucherie. Mon père n'aime pas ça. On le sait parce que ma mère nous l'a dit. Mon père n'aime pas les animaux, mais il n'aime pas non plus leur faire mal. Il n'aime pas les abattre. Mais il n'y a que lui qui est capable de le faire dans tout le rang. Il a appris ça de son père et de son grand-père, qu'il a vu faire. Alors, c'est lui que les voisins demandent. En retour, ils lui donnent quelques morceaux de viande. Mais ce n'est pas pour ça que mon père y va. C'est pour leur rendre service. Il a une sorte de pitié d'eux, si j'ai bien compris.

Donc, ce soir, c'est la première fois que je vais pouvoir assister à l'abattage d'un cochon. Avant, je n'avais pas le droit. Maintenant, je suis assez grande. J'ai déjà vu l'abattage d'un veau quand j'étais plus jeune. Ma mère a ri de moi parce que j'avais demandé :

— Pourquoi le veau s'est-il mis à genoux quand mon père l'a assommé ?

Je n'avais pas trouvé ça terrible de voir mon père découper le veau en quartier. Pour moi, c'était de la viande, c'est tout.

Je m'en vais donc dans l'étable avec mon père, ma mère, mon frère Denis et les voisins. Denis et moi, on reste plus loin, juste assez pour ne rien manquer. Le voisin tient le cochon. Ma mère a une grosse poêle de cuisine et se tient très près. Mon père a un gros couteau qu'il a bien aiguisé juste avant, avec une pierre spéciale.

Moi, je m'attends à ce que ce soit comme avec le veau. Ordinaire, quoi. Mais non ! Mon père n'assomme pas le cochon, il entre le couteau dans le cou du cochon vivant et ma mère met la poêle pour recueillir le sang. Le sang pisse dans la poêle. Le cochon crie, crie, et se débat. Je plie en deux, je vomis mon souper. Je ne peux en supporter plus, je sors à l'air frais. Quand je n'entends plus le cochon crier, je rentre de nouveau dans l'étable. Il est suspendu par les pattes à une poutre. Mon père l'a déjà vidé. Il y a un gros tas gris qui traîne par terre. Là, il est en train de mettre le feu à un éclat de cèdre. Il brûle le poil du cochon en passant le feu partout. Après, il va le découper, garder la tête, avec laquelle ma mère va faire de la tête fromagée.

Ma mère apporte à la maison une partie des boyaux, la tête, le sang et le foie, dont les voisins ne veulent pas. Elle va récupérer ce qui est récupérable.

À la maison, ma mère prend des boyaux du porc et les vide le mieux qu'elle peut. Elle les tourne ensuite à l'envers, c'est-à-dire que l'intérieur devient l'extérieur. Elle gratte encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Elle lave ensuite les boyaux à l'eau pure. Après, elle les emplit avec le sang qui est resté dans une chaudière, et qu'elle a brassé de temps en temps pour ne pas qu'il coagule. Elle ajoute au sang du sel et du poivre et des petits morceaux de gras. Elle fera cuire le boudin tout de suite et nous le mangerons demain. Le boudin doit être mangé frais. Je n'aime pas tellement cela. Mais quand c'est ça qu'on doit manger, il faut bien que j'en mange. Je n'ai pas le choix.

Aussitôt le boudin terminé, il faut s'occuper de la tête. Ma mère brûle les poils et gratte, gratte, gratte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur la peau. Elle met la tête dans un très grand chaudron, le recouvre d'eau et ajoute des oignons, du sel et du poivre. C'est pour faire de la « tête à fromage ». Ça, c'est bon de la tête fromagée. Moi, j'aime tremper une tranche de pain dans le bouillon chaud, quand la tête est encore dedans. Quand tout est bien cuit, ma mère enlève la tête, elle la vide et brasse le tout. Ce bon mélange va aller dans de petits bocaux et on va manger cette viande froide. (page 349)

Le sablier de la vie

Le sablier de la vie s'écoule
Le temps passe entre les doigts
Et coule...
L'aurore, les heures, le soir,
La nuit revient, les jours déboulent
Les sourires passent
Les peines s'attardent
Et disparaissent dans l'espoir
Les joies renaissent
Mêlées aux pleurs, mêlées aux vagues
Qui s'échouent sur le rivage
Sur le visage...
Les années défilent
Cousues de blanc
La mort enfile
Ses tristes gants
Au coin de la dérive
Les bonheurs près de la rive
Années, années, où êtes-vous?
Fleurs effeuillées sans rendez-vous
Éblouissantes un matin blême...
A travers champs, à travers bois
Ensoleillées par les « Je t'aime »
A travers les heures, un cœur qui bat
Le temps passe entre les doigts
Le jour renaît, la nuit déboule
Le sablier de la vie s'écoule...